

sur la grammaire dans sa totalité. Plus concrètement, cela veut dire que même si l'analyse de PERMUTATION-MIROIR semble au premier abord très séduisante, on peut seulement l'évaluer en mesurant les conséquences sur toute la grammaire.

Le projet de Moreau a précisément été de vouloir expliquer les phrases «A est B», les clivées, les pseudo-clivées et les phrases avec détachement sans tenir compte des données sémantiques. Or il ressort de l'analyse de Higgins 1973 qu'il est possible de distinguer au moins quatre groupes pour les phrases «A est B». Ces phrases ne constituent donc pas un ensemble homogène comme le présuppose Moreau. Il s'avère en plus (voir Ruwet 1974) que si l'on veut maintenir l'analyse transformationnelle, PERMUTATION-MIROIR perd sa belle simplicité, parce qu'il est nécessaire d'incorporer pas mal de phénomènes que cette transformation était censée expliquer sous forme de conditions sur son application.

En fin de compte, l'analyse par PERMUTATION-MIROIR n'a pas de pouvoir explicatif: «elle n'éclaire pas les propriétés des phrases «A est B», et elle entraîne toutes sortes de complications» (Ruwet 1974, 181).

Quelle leçon tirer de cet échec? Avant tout qu'il n'est pas possible de s'en tenir strictement aux faits syntaxiques pour expliquer des phénomènes linguistiques. Parfois, il peut être utile de faire abstraction des faits sémantiques, mais dans ce cas il faut y revenir plus tard pour les intégrer dans l'analyse.

Il faut souligner que l'entreprise de Moreau n'a pas été vaine. Par son examen de ces constructions, elle a mis au jour beaucoup de faits, de même que son travail a fait avancer nos connaissances sur ces phrases par la critique que son étude a soulevée. Une critique qui n'aurait pas vu le jour, si son travail n'avait pas été si bien fait.

Ole Mørdrup  
Copenhague

Lélia Picabia: *Les constructions adjectivales en français, systématique transformationnelle*. Librairie Droz, Genève-Paris, 1978. 198 p.

L'auteur fait partie de l'équipe de Gross à L.A.D.L. à Paris, qui a déjà fait paraître chez Droz Boons, Guillet et Leclère (1976) *La structure des phrases simples en français* et Giry-Schneider (1978) *Les Nominalisations en français*, mais l'ouvrage le plus important de L.A.D.L. reste Gross (1975) *Méthodes en syntaxe*.

Tous ces travaux concourent au même but: l'élaboration d'un lexique-grammaire qui «tente de définir les structures syntaxiques et leur réseau de relations pour les éléments lexicaux qui acceptent ou n'acceptent pas d'y entrer» (Boons, Guillet et Leclère 1976, 34). C'est d'ailleurs dans ce dernier livre, où est exposée la méthodologie de l'équipe, que l'on trouve la meilleure introduction à tous ces travaux (p. 7-52).

Cette étude n'est donc pas un travail isolé, mais elle fait partie de tout un ensemble. La contribution de l'auteur est l'analyse des constructions adjectivales: «sujet - être - Adjectif», suivies ou non d'un complément.

Il s'agit d'une version élargie d'une thèse de 3<sup>e</sup> cycle, soutenue en 1970.

L'ouvrage de Picabia comprend six chapitres et un index sur les adjectifs qui n'entrent pas dans les 13 premières classes.

Le chapitre I (p. 12–30) traite des problèmes des données, puisqu'il n'est pas évident de savoir ce qu'est un adjectif.

L'auteur discute dans le chapitre II (p. 31–41) des hypothèses de travail dont la plus importante est qu'il est possible d'étudier les adjectifs dans un cadre analogue à celui des verbes (cf. Boons, Guillet et Leclère 1976).

Le chapitre III (p. 42–49) est consacré aux problèmes de la complémentation des adjectifs. Comme l'étude est centrée sur les adjectifs ayant un complément, il est essentiel de délimiter ce groupe avec précision.

Le chapitre IV (p. 50–61) concerne les propriétés par rapport auxquelles les adjectifs sont étudiés.

Picabia présente dans le chapitre V (p. 62–86) les tables 1–13 en donnant des remarques sur les particularités de celles-ci. Le chapitre VI (p. 87–112) traite de quelques problèmes qui restent (la structure «N<sub>0</sub> est Adj à V-inf», le causatif, les compléments en «de la part de» et la relation entre les constructions «Qu P est Adj de la part de N» et N<sub>0</sub> est «Adj de V<sup>o</sup>·inf Q»).

Il y a enfin les tables (p. 113–130). La dernière partie du livre est réservée à une liste des adjectifs qui restent (p. 147–191) et à une introduction à cette liste.

Pour donner une idée des proportions de cette étude, citons: «la liste de base comporte environ 4.000 adjectifs. Ils sont séparés en 16 classes de constructions et décrits par une distribution de 86 propriétés» (p. 8). C'est d'ailleurs «500 des 4.000 adjectifs seulement qui ont un complément que l'on puisse considérer comme caractéristique. La variété de leur comportement nous les a fait répartir dans 12 des 16 classes» (p. 8). La table 13 contient les participes passés employés adjectivement (c'est d'ailleurs ici que l'on trouve la seule erreur grave: les participes commençant par les lettres DIS- jusqu'à RAM- manquent). Les trois dernières classes n'ont pas été représentées par des tables, mais ces adjectifs (environ 3.500) sont codés dans l'index.

Chaque table représente un sous-ensemble de la matrice générale de sorte que le nombre de propriétés étudiées dans chaque table n'excède pas 20 et descend même jusqu'à 5 pour la table 13. Pour les autres, le nombre oscille entre 12 et 16.

Pour mener à bien cette étude, l'auteur s'est trouvé en face de deux problèmes fondamentaux: d'une part, délimiter la classe des adjectifs, et, d'autre part, une fois les adjectifs délimités, déterminer ceux qui se construisent avec un complément.

Picabia a abordé le premier problème en établissant une liste de tous les termes appelés «adjectifs» dans Le Petit Robert. De cette liste d'environ 9.000 termes, elle en a écarté principalement cinq groupes:

1. les adjectifs strictement épithètes (e.g. «nautique, ministériel»).
2. les participes (ont seulement été retenus les participes ayant une certaine autonomie face aux verbes).
3. les adjectifs-noms tels que «chanteur, cordonnier, boulanger», etc.
4. les adjectifs trop techniques ou scientifiques.
5. les adjectifs dérivés, lorsque la règle de formation reste productive (e.g. «nerveux – hypernerveux», «alcoolique – anti-alcoolique», «national – supranational»).

Le deuxième problème est discuté dans le chapitre 3. Il n'est pas facile de définir le complément d'un adjectif, lorsque celui-ci n'est pas obligatoire. Voici les exemples suivants (p. 44):

- (1) Jean est adroit
- (2) Jean est adroit de ses mains
- (3) Jean est adroit à défaire les ficelles emmêlées
- (4) Jean est adroit d'éviter Marie
- (5) Qu'il parte est adroit (E + de sa part)

Pour savoir si ces compléments sont effectivement des compléments d'«adroit», il faut disposer de quelques critères qui permettent de décider; et Picabia finit par adopter la solution suivante: «Nous considérons que les compléments à étudier sont ceux appelés objet de l'adjectif par la grammaire traditionnelle (Blinkenberg 1960)» (p. 45). Ces compléments ont, entre autres, la propriété de répondre à une question («de qui, de quoi, à qui, à quoi, combien») et d'être pronominalisables.

La conclusion principale de Picabia est que les adjectifs «peuvent être considérés comme une catégorie lexicale propre» (p. 107), même s'il n'est possible d'en donner qu'une définition négative. Cette conclusion fait suite à l'hypothèse, inspirée par Lakoff (1970) *Irregularity in syntax*, qu'«adjectifs et verbes font partie de la même catégorie lexicale» (. 38), hypothèse émise pour justifier la méthodologie de cette étude.

La méthode choisie soulève des questions autrement importantes, puisque cette étude ne porte, en fait, que sur 500 adjectifs sur 9.000. Les raisons invoquées par Picabia pour écarter plus de la moitié des éléments recensés originellement peuvent certes se justifier, mais il ne reste pas moins qu'il faut trouver une méthode adéquate pour faire la description de ces éléments. D'autres élèves de Gross ont apporté une réponse partielle à ces questions en rapprochant des structures comme «Pierre est stupide d'aimer Marie» – «Pierre a la stupidité d'aimer Marie» (A. Meunier, cité d'après Boons, Guillet et Leclère 1976, 33).

Il faut sans doute admettre que l'idée de Gross: étudier les éléments lexicaux non pas de façon isolée, mais seulement dans le cadre des phrases (simples) a ici atteint une de ses limites.

Ces remarques critiques ne doivent pas faire oublier que l'étude de Picabia est un bon travail qu'on ne peut se passer de lire si l'on veut étudier sérieusement les adjectifs en français.

Ole Mørdrup  
Copenhague

Börje Schlyter: *Franska facktermer*, Lund, Dialog, 1979. 169 p.

Voilà un petit livre très utile qui comprend une grande quantité de termes français et leurs équivalents en suédois. Comme l'indique le titre, il s'agit d'expressions appartenant aux langues de spécialité, c'est-à-dire surtout de mots composés qu'on ne trouve pas facilement dans les dictionnaires.

Cet ouvrage comporte quatre parties: la vie politique, la vie économique, la vie sociale et l'information. Il ne s'adresse pas aux spécialistes, mais aux étudiants et aux enseignants de français, et il est le résultat de travaux entrepris en vue d'améliorer les instruments de travail des étudiants, surtout dans le domaine de l'étude de textes non littéraires et de la civilisation.

Dans la préface (p. 6) l'auteur souligne que ce sont les besoins pratiques qui ont con-